

«J'ai accouché de ma mère» " I gave birth to my mother "

Édith Fournier

Volume 7, numéro 2, novembre 1982

Mourir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fournier, É. (1982). «J'ai accouché de ma mère». *Santé mentale au Québec*, 7(2), 5–18. <https://doi.org/10.7202/030134ar>

Résumé de l'article

Ce récit relate la mort d'une femme et les émotions de sa fille au cours des différentes étapes qu'elles ont eues à traverser. C'est l'histoire d'une série de métamorphoses de la relation mère-fille à partir de l'apparition des premiers symptômes d'une artério-sclérose cérébrale sévère. On y relate les conflits que font surgir successivement le placement dans une maison pour personnes âgées puis, dans un centre hospitalier pour malades à long terme. Commence alors la lente démarche de réconciliation entre mère et fille, et l'expérience d'une mort qui a été apprivoisée jusque dans le détail du rite funéraire.

*Édith Fournier**

Ce récit relate la mort d'une femme et les émotions de sa fille au cours des différentes étapes qu'elles ont eues à traverser. C'est l'histoire d'une série de métamorphoses de la relation mère-fille à partir de l'apparition des premiers symptômes d'une artério-sclérose cérébrale sévère. On y relate les conflits que font surgir successivement le placement dans une maison pour personnes âgées puis, dans un centre hospitalier pour malades à long terme. Commence alors la lente démarche de réconciliation entre mère et fille, et l'expérience d'une mort qui a été apprivoisée jusque dans le détail du rite funéraire.

L'HISTOIRE D'UNE SÉPARATION

Ma mère est morte le 16 novembre 1981. L'histoire de notre séparation est pour moi si étonnante que je n'ai pas encore fini d'en explorer les recoins imprévus. Et c'est sans doute poussée par cet étonnement que je me suis laissée aller à donner la parole à mes voix intérieures, celles qui se sont imposées à moi comme un souffle habite et agite un corps. Cette impulsion à écrire s'est emparée de moi avec une force telle que ce texte a été commis tout d'un jet, comme un cri, venu de maman ou de moi, je ne sais pas. Voici l'histoire de notre douloureuse et inespérée séparation, depuis le premier symptôme de son engagement à mourir, jusqu'à son absence accomplie.

Parler de la mort de ma mère, c'est nécessairement parler des dernières années de sa vie, des années qui ont annoncé sa mort, de celles qui nous ont fait comprendre que malgré elle, son corps avait pris des moyens pour venir à bout de son agrippement à la vie. C'est aussi parler de mes derniers retranchements en tant que fille qui a vécu si difficilement avec sa mère, de mes débats de dernière heure et de la vérité profonde de notre relation.

LES DERNIERS RETRANCHEMENTS

Depuis la mort de mon père, il y a de cela dix ans maintenant, maman présentait de plus en plus souvent des symptômes de sénilité. Cela a débuté par des trous de mémoire de plus en plus fréquents, des difficultés d'orientation (ne plus savoir où elle allait, partir pour un endroit et se retrouver ailleurs, ne plus retrouver sa chambre), des difficultés insurmontables d'adaptation à de nouveaux environnements (incapacité de retrouver la toilette chez ses filles, ou nécessité de nous suivre partout de peur de rester seule dans une pièce) et des crises d'angoisse de plus en plus pénibles dues probablement à la désorganisation produite par cet égarement soudain. Nous la voyions vivre seule, dans son appartement, aux prises avec de multiples difficultés ménagères (payer les comptes, ce qu'elle avait toujours fait toute sa vie, faire installer le téléphone, acheter un nouvel appareil ménager, le faire réparer). Chaque détail de la vie courante représentait une montagne à surmonter et cela nous arrachait le cœur de la voir pleurer parce qu'elle avait perdu ses clés. Elle écrivait tout sur un papier pour en oublier le moins possible, elle attachait ses clés à son sac... mais tous ces moyens-là ne pouvaient pas venir à bout de l'imprévu. Le plus pénible, je crois, c'était la solitude. Elle passait parfois

* Édith Fournier est docteur en psychologie et professeur titulaire à l'Université de Montréal.

deux jours, trois jours, sans parler à personne. Alors, elle téléphonait... elle nous téléphonait.

À l'autre bout du fil, nous, ses filles, ne savions pas très bien ce qui nous arrivait non plus. Nous aussi, nous étions désorganisées. Désorientées comme elle. Pourquoi tous ces appels? Était-ce une façon de pénétrer plus avant dans nos vies? Avions-nous réellement la responsabilité de la prendre totalement en charge jusqu'à la fin de ses jours? Et à quel prix?

LA PRENDRE CHEZ NOUS

La prendre à la maison, c'était pour moi au prix de mon équilibre et de ma sérénité familiale.

J'étais certes très attachée à elle et très reconnaissante. Ma mère a consacré sa vie à ses filles. Et quand je dis «consacré», le terme est à peine assez fort. Les multiples cours où elle nous accompagnait sans relâche, peinture, diction, musique, ballet, le repas sous un bras, les cahiers et le tricot sous l'autre, à négocier des réductions de frais à droite et à gauche pour permettre à sa progéniture de recevoir la meilleure éducation dans les meilleures institutions...!

Il est évident qu'un tel investissement appelle une certaine reconnaissance. Et nous en étions bien conscientes... ultra-conscientes. Et c'est là que la culpabilité entre en jeu. C'est là que le tiraillement devient pernicieux et entache même les bons moments que nous aurions pu passer ensemble.

Jamais, elle ne nous a demandé de la prendre avec nous. Jamais! Elle se l'était promis et elle a tenu sa promesse. Jamais elle ne l'a demandé, mais elle le criait par ses regards, ses plaintes, ses appels au secours, ses téléphones, sa façon de nous trouver chanceuses, tellement plus chanceuses qu'elle! C'est du moins ce que nous percevions de toutes ses demandes, probablement parce que nous redoutions plus que tout au monde le moment où elle nous demanderait franchement : «Veux-tu me prendre chez toi?».

À tour de rôle, nous l'emmenions avec nous, la fin de semaine. Nous étions contentes de l'amener et de lui faire plaisir. À chaque fois, on espérait que ce serait la bonne fin de semaine ensemble, même si la précédente n'avait pas très bien marché. Plusieurs fois, elle refusait pour des motifs tels

que : «je ne suis pas coiffée... je ne sais pas quoi me mettre sur le dos... je suis trop moche... j'attends un téléphone, etc.» J'essayais de la convaincre et elle cédait, venant presque à contrecœur.

Une fois à la maison, elle s'inquiétait à toutes les minutes des enfants. «Regarde ce qu'il fait là. Le laisses-tu faire? — Mais oui, maman, laisse-le faire, il est capable. — M'as-tu dit que c'est une fille? — Mais non, maman, c'est un garçon, il s'appelle Guillaume... — Ah bon! je pensais que c'était une fille. Comme ça, t'as pas de garçon, toi? — Mais oui, j'ai Guillaume... c'est Isabelle qui est une fille... — Ah oui... c'est drôle ça, je pensais que t'avais un garçon...!»

Et cela durait... durait. Et c'est épouvantablement exaspérant, parce qu'on ne peut rien faire contre cela. Mais si elle ne percevait pas la logique des propos, elle percevait très bien le contenu émotif de mes réactions. Elle ressentait très bien l'impatience ou l'inquiétude. Et moi, je regrettais, je me reprochais mon ingratitude, mon peu de tolérance. Je me détestais... C'était infernal!

Tout compte fait, nous avions hâte, elle et moi, que la fin de semaine prenne fin. Je n'arrivais pas à la supporter et je crois bien qu'elle prenait sur elle pour me supporter et supporter les enfants. C'était pour deux jours... qu'aurions-nous fait durant des années?

Notre inquiétude augmentait à la mesure de ses harcèlements et de nos impatiences. Je me souviens très bien que durant ma dernière grossesse, alors que j'aurais eu besoin d'elle comme mère, nous rejoignant au moins dans nos maternités, j'avais développé le réflexe de contractions importantes chaque fois que le téléphone sonnait. Elle téléphonait de 8 à 12 fois par jour, oubliant chaque fois son appel précédent. Et nous en étions réduits à lui répondre que j'étais partie ou que j'allais la rappeler lorsque le point de saturation était atteint. Et ce n'est pas facile de se réfugier derrière des arguments du genre lorsque l'on sait que c'est sa mère qui appelle au secours.

LE PREMIER PLACEMENT : UNE MAISON-APPARTEMENT POUR RETRAITÉS

Arriva donc le moment où il nous parut clair qu'il faudrait envisager un environnement plus sécuritaire pour elle. Nous avions comme objectif

de retarder au maximum l'échéance de l'institutionnalisation. Nous avons alors trouvé un appartement très charmant, au bord de la rivière des Prairies, ensoleillé, dans une maison pour personnes retraitées, avec caisse populaire, infirmière, dépanneur, etc. Nous avons espoir... elle aussi. Durant trois mois, les trois mois qui ont précédé le déménagement, nous avons vécu d'espoir. «Là-bas, tu seras mieux... il y a d'autres personnes comme toi... tu rencontreras des gens... tu noueras des amitiés, espoir, etc.»

Mais ce fut bientôt pire!

Même là, il fallait tout de même faire ses courses pour manger... puis faire les repas. Elle n'y arrivait plus. L'infirmière de garde était obligée de monter chez elle chaque midi pour lui préparer à manger, voir à ce qu'elle se nourrisse d'autre chose que de crème glacée et de biscuits à l'érable. À Noël, je lui avais préparé un immense panier d'aliments naturels, de quoi nourrir une famille entière durant une semaine. Le lendemain, elle avait tout mangé, à ma grande stupeur!

Vint alors le téléphone du propriétaire de l'immeuble qui nous prévenait officiellement qu'il n'était plus question de renouveler son bail, qu'elle était maintenant dangereuse dans la maison. Pour tout dire, cela ne nous surprenait pas tellement, nous nous y attendions puisque depuis plusieurs mois, depuis neuf mois, nous nous débattions avec le CSSMM¹ pour trouver un endroit convenable à notre mère.

L'expérience que nous avons eue à ce niveau tient du cauchemar. J'ai trop de hargne encore aujourd'hui contre ce système de placement pour pouvoir en parler avec un minimum d'objectivité. Mais c'est certainement une des expériences les plus douloureuses que j'ai eues à surmonter dans ma vie. C'est l'expérience de l'impuissance totale, de la démobilisation la plus frustrante, de la dépossession absolue au profit d'un système de classement et de soi-disant démocratie. Quand il le fallait, maman était une A3 légère... le lendemain elle était devenue A4 sévère pour redevenir A3. Et tout ce temps-là, il s'agissait de ma mère souffrante, c'était d'elle dont nous parlions!

Nous sommes évidemment revenues à la charge auprès du propriétaire lui demandant de la garder jusqu'à ce que nous ayons trouvé une solution. Ce à quoi il nous a répondu : «Si le trente juin elle

n'est pas partie d'ici, je la fous dans une ambulance et vous vous arrangerez avec!» Et c'était, semblait-il la meilleure chose à faire, selon notre travailleur social!

LE DEUXIÈME PLACEMENT : UNE RÉSIDENCE DE LUXE, PROTÉGÉE

Devant l'inefficacité totale du CSSMM à lui proposer un placement décent, nous avons trouvé une autre maison, un peu plus organisée encore. Cette fois, maman serait obligée de prendre ses repas à la cafétéria commune. Il y avait un service de garde 24 heures sur 24 et un intercom dans chaque appartement. C'était, je le croyais, la solution. Ma grande crainte : qu'elle ne réussisse pas à passer l'examen médical qui tenait lieu d'examen d'admission. Ce jour-là, nous l'avons pomponnée, lavée, ce qu'elle ne faisait plus seule, et nous nous sommes présentées au cabinet du médecin. J'ai pris grand soin de répondre à sa place à toutes les questions, lui permettant seulement quelques interjections. Elle a visité la maison, a trouvé cela bien beau, sans comprendre que c'était là son futur home. Soulagée, je suis revenue à la maison... elle avait été admise.

Le jour du déménagement, je l'ai emmenée chez moi. Complètement perdue, elle ne comprenait pas que l'on mette ses choses dans des boîtes. Et Dieu sait combien de fois nous lui avons expliqué l'état de la situation et les raisons pour lesquelles il fallait envisager ce changement! Elle pleurait, marchait de long en large, et me disait : «Jamais je n'aurais pensé que vous auriez pu me faire cela, mes petites filles!» Ce soir-là, je l'ai lavée, je lui avais acheté une robe de nuit toute neuve et des pantoufles; au bout d'une heure de soins, elle avait oublié son chagrin et son désespoir. Elle n'avait jamais eu de si bonnes filles!

Nous lui avons arrangé un petit appartement coquet, avec des fleurs, quelque-uns de ses meubles, le quart de ses livres, ses seules robes mettables doublées de plusieurs robes neuves pour être chic devant les autres dames... et puis une chaîne pour mettre sa clé au bout...

Quand elle est arrivée chez elle, dans son nouveau studio, elle a tout regardé, l'air éteint, comme si elle ne reconnaissait pas ses choses. Elle s'est assise, comme une étrangère en visite, a regardé les fleurs... la fenêtre...

Puis, quand est venu le temps de partir, de la laisser, elle a dit : « Vous ne me laissez pas ici? Je pars avec vous, je veux retourner chez moi! » Alors nous lui avons expliqué, réexpliqué, redémontré que maintenant c'était ici chez elle... et qu'elle serait beaucoup mieux.

Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qui venait de lui arriver.

Ayant prévu sa réaction, une de ses amies en qui elle avait grande confiance, avait accepté de passer les deux premiers jours avec elle. Nous sommes donc rentrées chacune à la maison, déçues et fatiguées par le déménagement, le cœur lourd de lui infliger cet abandon renouvelé. Nous avions pourtant fait de notre mieux pour lui arranger un studio charmant. Nous étions en face d'une réalité qui nous dépassait et que nous avions bien du mal à voir en face avec le peu de ressources dont nous disposions.

Nous avons peur de la voir en face parce que dans ces cas-là, quand il s'agit de votre parent, on se demande dans quelle mesure peut jouer l'hérédité. On se demande si on n'est pas en train de vivre ce que nos propres enfants vont vivre avec nous. On se demande si on n'assiste pas, avant le temps, à la projection du film de notre propre vieillesse. Et cela, c'est une angoisse infinie... C'est le désespoir prématuré parce qu'on n'a aucune garantie que ce mal-là ne viendra pas s'installer aussi chez nous.

LE FOND DE SON DÉSESPOIR

De jour en jour, dans cette résidence de luxe, maman a commencé à toucher le fond de son désespoir. Elle pleurait presque tout le temps. Elle ne se lavait plus du tout, elle commençait à devenir incontinente. Elle qui n'avait jamais pu supporter les ascenseurs, elle habitait au 7^e. C'était le seul appartement disponible. Elle se promenait sur les étages, tâtant chaque porte. Elle ne téléphonait plus parce qu'elle ne savait plus comment se servir du téléphone. Nous allions la voir, nous évertuant à vanter les mérites de cette résidence de classe, ne tarissant pas d'éloges devant les services, comme pour tenter dans un ultime effort de la convaincre que c'était le paradis.

Moi, je savais qu'il n'y avait plus de paradis pour elle. Je savais qu'elle ne trouverait plus de

paix et chaque visite m'enfonçait dans l'obsession d'une infinie rencontre avec ma mère, celle de notre plus grande complicité, secrètement entourée par elle et l'entourant à mon tour pour lui administrer la pilule qu'elle réclamait en vain depuis plusieurs semaines.

LE FOND DE MON DÉSESPOIR

Eh oui! Il m'est arrivé de penser que je pourrais moi-même me charger de la délivrer de ce cauchemar-là, comme le plus grand cadeau d'amour qu'une fille puisse offrir à sa mère. Je la bercerais, je l'endormirais, je la *délivrerais*! Au risque de prendre sur mon dos le poids de sa délivrance.

J'ai essayé de prendre des informations, subtilement, auprès de mon médecin, par des questions désintéressées. J'ai lu des articles... j'étais à l'affût. Mais cette information-là est presque impossible à obtenir quand on n'est pas médecin. On n'a pas accès à ce savoir-là. C'est un domaine réservé. Ce n'est pas un jugement, c'est peut-être mieux ainsi, sans doute mieux ainsi. Heureusement que je n'étais pas médecin! Mais cela ajoutait à mon impuissance.

Mon impuissance à la prendre avec moi, dans ma maison, dans ma famille! Mon impuissance à trouver une meilleure solution pour elle! Ça, c'était de la compétence du CSSMM qui ne semblait pas trouver le cas assez urgent pour mettre le dossier sur le dessus de la pile.

Mois d'août... les choses se détériorent. Maman est sortie seule de la résidence et s'en allait... sans but précis. On nous avise qu'il nous faudra dorénavant payer en supplément de la pension (600 \$ par mois) une surveillante aide-infirmière... 24 heures sur 24. Cela représente une somme de 100 \$ par jour. C'est l'extrême limite et bien sûr, maman n'est pas plus heureuse.

MESDAMES, VOUS DEVEZ VOUS RENDRE!

Nous étions alors à la merci plus que jamais du système de placement. On nous a trouvé un établissement délirant, rue Dorchester, sans balcon ni jardin, au 5^e ou 7^e étage en alléguant que de toutes façons, elle était trop confuse pour se rendre compte!

Ma sœur et moi avons visité la maison en question, nous rassurant l'une l'autre, sans oser nous

avouer l'horreur de la voir mourir enfermée là. Je suis rentrée à la maison, étouffée, étranglée comme une bête traquée que l'on écrase au plancher, le pied sur la gorge.

Nous n'avions plus de moyens, nous étions enfin mûres, il fallait nous rendre et accepter n'importe quoi. J'avais jusqu'au lendemain pour accepter le placement, c'était à prendre ou à laisser.

UN APPEL AU SECOURS

C'est alors que j'ai, avec l'aide de mon mari, lancé un appel au secours à un ami, spécialiste des soins prolongés dans un grand hôpital pour malades chroniques. Il a tout de suite reconnu ma détresse, la même détresse que connaissent toutes les familles aux prises avec un problème semblable.

Il m'a demandé ce que je souhaitais pour elle. J'ai répondu : «Qu'elle meure, mon Dieu, qu'elle meure!»

Il m'a demandé alors : «Si elle se sentait bien quelque part, souhaiterais-tu toujours qu'elle meure?».

Je ne savais que lui répondre malgré ma tentation de considérer ce que je qualifiais intérieurement d'utopie. Pour moi, il était inimaginable que maman puisse se trouver mieux quelque part. En guise de réponse, je lui ai adressé un regard songeur...

Au cours de la conversation qui s'ensuivit, nous avons réalisé que maman n'avait pas eu d'examen médical complet depuis des années. Il fallait commencer par là et aviser par la suite. Cela supposait une hospitalisation, des examens, pendant une période de temps indéterminée...

Je crois que c'était la première fois que je réalisais clairement le poids des facteurs physiologiques dans l'état de maman et la relativité de ma responsabilité dans tout ce problème. Je n'étais pas la seule responsable de son mal.

Ce jour-là, je suis allée la voir et je l'ai entourée... je l'ai prise dans mes bras, ce que je n'étais jamais arrivée à faire parce que je ne la touchais pas. Cette conversation venait de faire bifurquer ma trajectoire de vie avec elle.

Je ne peux pas vraiment parler d'espoir. Je savais trop les moments pénibles qui nous attendaient pour parler d'espoir. Je crois que j'ai

seulement compris qu'il pouvait y avoir une autre façon de vivre sa vieillesse avec elle. J'ai compris aussi que son poids était trop lourd pour moi, pour nous, ses filles, et que nous avions besoin d'aide, à tous les niveaux.

Cinq jours plus tard, ma sœur et moi allions la chercher. Une toute petite valise suffisait pour y enfouir une robe de nuit, des pantoufles, un châle et son parfum. Une toute petite valise, symbole d'un dépouillement de plus, une toute petite valise que je me force à utiliser encore comme pour l'exorciser.

En nous voyant arriver, ella a dit : «Mon Dieu que je suis heureuse ! Je savais bien, mes petites filles, que vous alliez me sortir d'ici!»

C'était pour l'emmener à l'Hôpital Notre-Dame de la Merci, au département 2300, dans le lit numéro 11 !

L'HÔPITAL

S'adapter à l'atmosphère d'un hôpital de soins prolongés, c'est toute une expérience en soi, il y a les sons... les odeurs... le spectacle ! Des malades qui vous regardent fixement, qui ont l'air de demander... Des fauteuils roulants partout, des sacs d'urine attachés à chacun, des gens qui grognent, d'autres qui gémissent, d'autres qui tremblent. C'est assez impressionnant. En contraste avec ce tableau de désolation, il y a les jeunes qui parlent fort, qui roulent vite, des infirmières qui rient, des blagues ici et là, une familiarité étonnante avec les patients.

ELLE NE SERA PLUS JAMAIS SEULE

Je redoutais par-dessus tout le moment où j'allais quitter maman dans cette chambre à quatre lits. J'avais un cours à donner à une heure trente, 80 étudiants qui m'attendaient, le moment était mal choisi pour m'apitoyer. Et pourtant, cela aurait été tellement plus sain de me donner le temps de ressentir le désarroi qui m'habitait ! Mais à l'époque, je me croyais au-dessus de ces passages difficiles.

Quand est venu le moment de la quitter, je suis allée chercher l'infirmière car maman voulait repartir avec moi. Pour la première fois, j'ai réellement senti un support. Elle m'a dit : «Partez tranquille, on ne la laissera pas seule !»

Et je suis partie, sans me retourner, relativement tranquille, sachant que quoiqu'il arrive, maman ne serait plus jamais seule.

Et cela, c'est extraordinaire quand on a vécu la solitude, ma solitude, celle de mes sœurs, dans tout ce périple-là. Pour la première fois, j'allais partager avec d'autres, d'autres qui ne sont pas ses filles, le désespoir de ma mère.

Le soir, je suis retournée la voir et elle m'a demandé si sa mère, morte depuis 20 ans, savait qu'elle était là. J'ai répondu : «Oui, elle le sait». Et puis, elle m'a dit : «Est-ce qu'elle est d'accord?»

Et j'ai compris que maman avait aussi été la petite fille de quelqu'un, et que repliée dans ses derniers retranchements, elle avait encore besoin de sa mère. Je l'ai sentie fille, comme moi, ma fille... ma mère... comme si une fusion des rôles était en train de se produire.

Je l'ai regardée s'endormir et je suis partie songeuse mais apaisée, ce soir-là.

ENCORE D'AUTRES DÉPOUILLEMENTS

Le lendemain, maman était attachée dans une chaise, retenue captive par la tablette barrée de son fauteuil. Oh, le choc! Décidément, il n'y avait plus de fin. Pourquoi ce dispositif?

Dans la journée, on l'avait ramenée cinq fois, perdue dans les couloirs des autres départements. Elle n'arrivait pas à reconnaître sa chambre, son département. On m'explique qu'il faudra lui laisser le temps de se situer, d'avoir ses points de repère avant de la laisser libre.

Je comprends tout cela, mais je ravale, je trouve insupportable de la sentir enchaînée. Je ne le supporterais jamais si c'était moi. Elle ne se plaint pas, elle parle de sa mère, de son père, de son frère... elle est ailleurs.

La semaine suivante, un autre choc. On ne l'appelle plus Madame Fournier, on l'appelle Lorette... la belle Lorette! C'est ma mère que l'on traite ainsi, c'est ma mère que l'on prend pour une petite fille, à qui on parle en bébé.

J'ai un mouvement de recul, je reste suspendue à cette Lorette qui se laisse faire, qui accepte de se faire laver... de se faire bécoter, qui accepte les pichenottes sur le nez et qui sourit.

Elle qui ne savait plus sourire, qui ne savait que pleurer et implorer... elle sourit et regarde

dans les yeux... Elle reconnaît ses soignants préférés et leur adresse un sourire, celui qui nous revenait à nous, ses filles.

LE PARTAGE DU LIEN

C'est le sourire qui m'était réservé quand, au retour de l'école, elle venait m'ouvrir la porte. Comme si ma présence de petite fille sortie d'elle et revenant à elle la réjouissait. J'avais l'impression d'être investie du pouvoir d'ensoleiller sa journée, du pouvoir de lui refléter d'elle une image fraîche et pleine d'espoir, quand je revenais de l'école par la porte de la cuisine.

Assise à côté d'elle dans cette chambre, où l'infirmier vient de lui pincer la joue, j'ai le sentiment qu'on m'usurpe une douceur à laquelle j'ai encore droit.

Placer sa mère... son père, pour les faire soigner à sa place, signifie aussi partager le lien que l'on peut avoir tissé de longue date avec eux. Et ce n'est pas banal! C'est un peu comme si l'on voulait que la personne nous appartienne encore, chasse gardée d'autant plus fermée que l'on sent bien, venant du dehors, que quelque chose de nouveau se passe en dedans. Tout cela amplifié par la culpabilité du placement qui rôde sans cesse, à fleur de peau.

Au cours de mes visites, il arrivait fréquemment que maman me quitte, là, comme si je n'y étais pas... comme si elle me disait : «Je n'ai plus rien à faire avec toi, ma fille, et j'ai beaucoup à voir avec eux...»

C'est une séparation à vivre que de laisser les autres, des étrangers plus aptes que nous à soigner, empiéter sur notre terrain affectif.

Une de mes grandes craintes, en plaçant maman dans ce milieu hospitalier, était qu'elle ne réussisse pas à se faire aimer. La connaissant, vindicative, autoritaire, décidée et exigeante, rarement satisfaite, je craignais le pire. Or, il s'est passé je ne sais quel miracle, maman a su se faire aimer. Comme si elle savait, inconsciemment, qu'il s'agissait de sa dernière chance!

Elle était douce... gentille... attachante.

Elle touchait tout le monde par sa manie de déambuler en aval et en amont du corridor, infatigable du matin au soir. Elle avait besoin d'être défendue quand ses dispositions naturelles à

mettre de l'ordre la menaient dans les bureaux des autres patients pour y ranger ses propres affaires. Elle avait besoin d'un protecteur ou d'un arbitre pour régler les chicanes de pantoufles, de pompons arrachés ou de jeux de cartes disparus.

De sorte qu'en peu de temps, Lorette est devenue la fille du 2300. Toujours dans le couloir, stationnée à côté du poste à regarder aller et venir des personnes qui l'aimaient.

Pour moi, sa fille, ce comportement me désolait... me déprimait. Il me semblait qu'on l'avait réduite à la dernière abnégation, celle de dire oui et d'être gentille. Pour ses soignants, elle faisait figure de petite fille, de petit être à entourer, qui demande l'affection qu'on est prêt à donner quand on sait qu'elle est reçue. Pour elle, elle semblait s'être tissé un nouveau milieu affectif. Elle était aimée... elle le savait et le sentait, comme elle ne l'avait peut-être jamais senti.

IL NE NOUS RESTE PLUS QUE LE TOUCHER

Peu à peu, elle a cessé de parler... comme si la parole était de trop. Oh, elle aurait voulu parler... mais les paroles ne venaient plus. Les mots ne désignaient plus les bons objets, seules les formules toutes faites résistaient encore à l'effacement des cellules. Des formules telles que : «T'es bien chic aujourd'hui»... ou encore «C'est bien pour dire!»

Alors, il ne nous restait plus que le geste pour communiquer.

J'ai dit que j'avais toujours eu du mal à la toucher. C'est un fait, nous n'avions pas de contact physique avec elle. Quand il ne nous reste plus que le toucher pour communiquer... on se trouve alors devant une nouvelle difficulté.

J'ai commencé par la soigner, la maquiller, la coiffer, l'habiller. C'était la première chose que je faisais en arrivant, je la pomponnais. Puis graduellement, d'un geste à l'autre, je l'ai prise par l'épaule pour me promener avec elle. Et j'ai appris à mieux l'embrasser, moins furtivement qu'avant, du fond de moi-même, en la serrant dans mes bras. J'ai appris aussi à ne pas avoir peur de la regarder dans les yeux, comme si j'allais chercher l'envers du jugement, le plus loin que le reproche. Et j'ai découvert, au cœur du contact physique avec elle, une sorte de communication du silence, plus complète que la parole, plus fidèle

à notre relation primitive... celle d'une fille avec sa mère.

Je crois que nous attendions cela depuis très longtemps.

C'est ainsi que nous avons expérimenté la sérénité de nos longues promenades au bord de la rivière, collées l'une à l'autre, portées par une certaine poésie. Elle avait tant rapetissée que moi, qui suis petite, je pouvais l'entourer de haut et la protéger. Comme si elle était ma fille. Et ces longues promenades, dans le cadre contemplatif de l'eau qui coule, nous aidaient, je crois, à dépasser la réalité visible du quotidien.

UNE PÉRIODE DE LATENCE À LA FOIS HEUREUSE ET DIFFICILE...

... heureuse...

Pour la première fois, j'ai commencé à me sentir adéquate, je veux dire que j'ai eu enfin le sentiment d'être une fille bonne et aimante pour elle. Je crois que je n'ai jamais éprouvé ce sentiment-là auparavant. J'avais plutôt la lourde impression que quoi que je fasse, il était impossible que je la satisfasse.

J'ai aussi graduellement commencé à ressentir que moi-même, adulte en expansion, j'avais encore besoin d'elle. Comme si le temps n'était pas encore venu de m'en passer pour de bon. J'avais encore des choses à vivre avec elle avant de la laisser partir. J'avais encore du travail à faire pour démêler les nœuds que nous avions soigneusement serrés ensemble. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle savait que j'avais encore besoin de temps.

Je réalise le contraste entre mon vécu de l'année précédente, notre désespoir à toutes deux et le répit qui nous était aujourd'hui accordé. Et je dois dire que c'est en grande partie grâce à ses soignants que nous avons pu nous accorder le temps. Grâce à leur acceptation, aux soins extrêmement aimants dont ils l'ont entourée, sans démenti, et à l'absence absolue de culpabilisation de leur part. C'est considérable !

Je qualifierais ce temps de période de latence. Une période non trouble entre elle et nous, un calme dont nous avons un si urgent besoin après la tempête que nous avons connue. Un répit avant d'aborder le processus lent et surprenant du long passage vers la mort.

... difficile...

Nos visites n'étaient pas seulement réconfortantes, loin de là ! Au sentiment d'être bonne fille se superposait celui d'être inutile. Il n'est pas facile de s'asseoir en face d'une personne qui ne parle pas et qui vous regarde à peine, pendant deux heures. Il y avait des moments où l'obligation de la visite prenait le pas sur le plaisir de la savoir vivante. Il faut le reconnaître, il y a là quelque chose de très difficile à vivre. On se sent ingrate, mesquine, pas généreuse du tout. Puis, il y a ce décompte que l'on fait malgré soi : « Est-ce que j'y vais assez souvent ? » « Est-ce que je peux y aller plus souvent ? » « Est-ce que je partage suffisamment le tour des visites avec mes sœurs ? »

Fort heureusement, à trois, on peut se relayer, prendre la relève quand l'une flanche ou se sent usée. Seule, ce doit être beaucoup plus difficile à assumer.

Puis, il y avait les jours tristes où elle pleurait. Il fallait la consoler, comme une petite fille es-soulée. Sept dames sont mortes dans sa chambre durant les 26 mois de son séjour. On ne vit pas à côté de la mort comme cela sans la ressentir qui rôde autour de vous. Maman la sentait venir, l'entendait passer, parfois mieux que le personnel. Un matin, elle s'est tenue près du lit de Clara en étirant compulsivement les draps au pied du lit. Tout l'avant-midi, elle n'a pas quitté le pied du lit, célébrant ainsi un certain rite. À midi, Clara était morte. Et ce jour-là, maman a pleuré, à gros sanglots.

L'ABANDON DU COSTUME DE SCÈNE

Ces gros sanglots ne me paraissaient pas cacher du désespoir mais de la peine, seulement de la peine, à l'état brut. Et c'était presque soulagement de voir le voile tomber de ses émotions, de voir qu'elle arrivait enfin à les exprimer sans la retenue des convenances, sans l'étendard de la femme forte.

Comme si la mort des unes et des autres, le répit de la parole abandonnée, le retrait de la vie publique, avaient rendu à ma mère sa capacité de ressentir.

Je n'ai pas de preuves de ce que j'avance ici. Ce ne sont que les impressions d'une fille qui a connu sa mère si retenue, si avalée, si forte et qui la voit soudain dépourvue et vulnérable.

En même temps, elle s'est mise à maigrir. Elle, si grasse, au régime depuis trente-huit ans que je la connais, elle a fondu. Comme si elle pouvait enfin se permettre de perdre ses couches protectrices, son enveloppe de mise en garde.

C'est probablement l'unique progression de la maladie, me diront les médecins. J'aime penser qu'elle n'avait peut-être plus besoin de se prémunir.

L'AGONIE

Un jeudi de septembre, en rentrant à la maison, téléphone de ma sœur qui m'informe que l'hôpital a appelé. L'infirmier en chef du département constate que l'état de maman s'est beaucoup détérioré. Elle ne réagit plus à aucune médication. Il semble que le compte à rebours soit commencé. « Si vous voulez la voir vivante, il faudrait peut-être venir maintenant ! »

Cà, c'est la bombe !

On a beau s'y attendre, savoir que ça approche, c'est malgré tout inattendu.

Je me mets à pleurer, je tremble, je veux la voir sur le champ, il est onze heures du soir.

Je n'arrive pas à contrôler ma réaction, je suis dépassée par elle.

Nous arrivons à l'hôpital, Michel et moi, dans cette atmosphère de nuit, pas feutrés, les veilleuses remplacent les plafonniers, les ronflements les gémissements. Derrière son rideau, maman dort, secouée de la tête aux pieds par une sorte de Parkinson inexplicable. Je la trouve petite et seule.

On ne la reconnaît plus, comme si un masque s'était déposé sur son visage. Elle ne sait pas que je suis là, elle dort et j'ai peur de la réveiller. Je ne peux rien faire d'autre que de la regarder dormir et m'approprier à cette image, me laisser pénétrer d'elle.

Comme si la distance s'emparait de moi, la distance d'un processus plus fort que la volonté, la distance d'un choix qui appartient au sens de l'humanité, et qui vient à bout de tous les efforts, aussi surhumains soient-ils.

Quelque chose d'incontrôlable est commencé et c'est à force de regarder, de contempler cette distance entre elle et moi que je finis par y participer aussi.

Un peu plus loin encore, maman était occupée à vivre quelque chose dont nous étions écartés. C'était son affaire.

LA RÉCONCILIATION

Ces jours-là, il s'est trouvé que je participais avec mon mari, à une session de croissance pour les couples. Il s'agissait de cinq jours d'activités autour de nos familles d'origine, des rapports que nous avions établis avec elles et de leurs répercussions dans nos couples. Dans ce contexte-là, la mort de maman prenait une dimension toute particulière.

Malgré mes bonnes intentions de ne pas envahir le groupe avec mon problème, je n'ai pas pu retenir mon angoisse en face de ce qui m'attendait et des sentiments très ambivalents qui m'habitaient.

On m'a fait choisir quelqu'un pour représenter mon père et quelqu'un pour représenter ma mère. Et je me suis retrouvée seule en face d'eux, comme si j'avais à faire un choix, un choix impossible qui a teinté toute ma vie d'enfant. Toute la dynamique qui s'était installée entre nous m'est apparue claire tout à coup, limpide.

Toute petite, vers deux, trois ou quatre ans, j'ai pris sur moi, *à tort ou à raison*, d'harmoniser tout ce monde-là. J'ai pris sur moi de rendre mon père heureux en lui donnant la femme qui lui faisait peut-être défaut. Mais cela, une petite fille ne peut pas y arriver. C'est au-delà de ses forces, de ses capacités, de ce qu'elle a à vivre. J'ai pris sur moi de rendre ma mère heureuse en la comblant dans ses aspirations, en faisant taire mes folies d'enfant pour réussir à l'école, au piano, en diction, à l'université. En l'accomplissant à sa place, en quelque sorte. Mais cela, c'est payer très cher un palliatif qui s'est révélé, il faut le reconnaître, une fausse solution. C'est difficile pour un enfant de sentir que ses parents ne sont pas si heureux qu'on le souhaiterait. Et c'est le lot de bien des enfants que nous avons été et de nos propres enfants de vouloir rendre heureux les parents.

J'ai pris conscience aussi que mon père ne m'avait pas assez protégée d'elle, de ses exigences. Pour la première fois, je reconnaissais que je lui en voulais quelque part. Je lui ai demandé de venir s'asseoir à côté de moi pour que je m'appuie

sur lui, parce que j'avais des choses à dire à ma mère. En m'appuyant sur cet homme qui représentait mon père, j'ai reconnu là une situation déjà vécue. Il m'avait sans doute aussi protégée, discrètement, trop discrètement peut-être. Mais le regard de ma mère me gênait et j'ai compris que tant qu'elle était là, rien ne pouvait se passer avec mon père. Et je lui en ai voulu aussi de s'être interposée, forte de sa fonction de mère : je ne pouvais pas me passer d'elle.

Je lui ai dit que j'étais fatiguée de la porter, fatiguée de ne pas la satisfaire, fatiguée de n'être pas à la hauteur. Je lui ai dit que ce midi-là, je n'irais pas la voir parce que j'étais fatiguée, si fatiguée... J'avais envie qu'elle comprenne, et qu'elle me prenne dans ses bras, seulement pour me bercer, seulement pour me dire qu'elle acceptait ma fatigue, sans reproche.

ÊTRE FILLE, SANS DEVOIRS NI RESPONSABILITÉS

À partir de ce jour-là, tout a changé avec ma mère. J'ai eu envie d'en profiter pour moi, et je me suis mise à l'aimer, sans devoirs ni responsabilités.

Ce soir-là, je suis allée la voir. On l'avait assise dans sa chaise. Elle était secouée de convulsions à la bouche, aux jambes et aux bras. Je l'ai regardée, longtemps, longtemps. J'ai eu envie de la prendre et de la bercer, comme elle l'avait tant fait quand j'étais petite. Nous avons fermé le rideau, les hôpitaux et ses habitants n'ont pas l'habitude de ce genre de contact. Michel l'a mise dans mes bras et j'ai senti peu à peu sa spasticité céder devant la douceur. Je l'ai bercée et je lui ai chanté les chansons qu'elle me chantait : «Le petit journal rose», «Sur le grand mât d'une corvette»... Dans le fouillis de ses spasmes et de son souffle désordonné, elle a chanté avec moi, d'une petite voix fébrile, mais je sais qu'elle a chanté avec moi.

Je la sentais enfin heureuse !

Je l'ai gardée sur moi jusqu'à ce qu'elle me pèse trop lourd, puis nous l'avons couchée... elle s'est endormie.

Ce soir-là, je suis partie apaisée, réconciliée, remplie du sentiment d'être sa fille, d'être la fille de ma mère.

Parce qu'une mère, j'en avais eu une, et toute une, je crois.

PROFITER D'ELLE EN TANT QUE FILLE

Son agonie a duré deux mois. Deux mois pour profiter d'elle en tant que fille. J'allais la voir, je me couchais à côté d'elle dans son lit, et je passais ses bras autour de moi, comme je voulais qu'elle fasse avec moi... et je me chantais des chansons... et je goûtais le plaisir d'être entourée par elle. Je n'allais plus la voir par devoir, j'avais besoin de son contact. Je prenais d'elle tout ce dont j'avais besoin.

Je lui ai dit et redit que je l'aimais... et je sais qu'elle m'entendait.

Un jour, elle m'a regardée longuement, dans les yeux. Très longuement, elle a fait le tour de mon visage, mes cheveux, comme pour bien reconnaître son œuvre, puis elle a soulevé sa main secouée et raide pour me caresser et alors qu'elle ne parlait plus depuis des mois, elle a dit : «T'es donc belle!» Elle ne m'a plus jamais parlé.

Le reste du temps a servi à ressentir ma peine de la quitter, de me savoir orpheline comme disait si bien mon fils.

TU PEUX PARTIR SANS MOI

Il a servi aussi à accepter qu'elle parte sans que je sois à ses côtés. Il m'a fallu accepter qu'elle décide elle-même avec qui elle voulait mourir et lui donner la permission de partir sans moi, sans que cela affecte notre lien. C'est une chose que j'ai pu lui dire : «Tu peux partir quand tu voudras maintenant, moi je sais que je t'aime et que ça ne changera rien au fait que je t'aime.»

Maman est morte un lundi matin, sans moi, quinze minutes après l'arrivée de son infirmier de jour, avec lui.

LA MORT

Depuis quinze jours, nous savions que la mort était imminente. Elle respirait de plus en plus mal, de plus en plus bruyamment, et elle maigrissait de façon spectaculaire. Elle qui avait toujours été grasse, elle ne pesait plus qu'une soixantaine de livres. Je n'oublierai jamais le jour où j'ai soulevé le drap pour la regarder dans son entier. Elle était couchée sur le côté, et j'ai vu un gros trou, sous la hanche, et deux cuisses qui ne se touchaient plus, et d'énormes genoux, comparés au

reste des jambes. Curieusement, ce corps-là, dépouillé de tout artifice, ne me répugnait pas. J'avais l'impression à le contempler, de fragilité et d'abandon. Pour moi, c'était important de la voir enfin sous ce jour-là. Une petite femme qui allait chercher notre tendresse, notre envie de la protéger et de l'entourer, comme un petit oiseau.

La femme forte avait enfin rejoint la petite fille et je crois que c'est vraiment le signe que la mort est proche quand la boucle est bouclée.

DE LA MUSIQUE, DE LA CHALEUR, DES CARESSES

Ma sœur lui avait enregistré de la musique, celle qui lui était familière parce que mon père chantait dans les églises, parce que ma sœur jouait du piano à cœur de jour, parce que la musique faisait partie de notre ambiance familiale. Moi, je lui chantais des chansons parce qu'elle aimait m'entendre chanter, je me couchais à côté d'elle pour la réchauffer, et je la caressais... durant des heures. Nous l'avons veillée dans des limites raisonnables. Nous avons pris le soin de ne pas y laisser notre peau parce que le jour de la mort est le début d'un autre processus que nous avions envie de ne pas rater.

Quand on m'a téléphoné pour me dire que je n'avais plus besoin de me dépêcher, il était huit heures dix, le matin, je l'avais laissée la veille vers onze heures, tranquille car ses signes vitaux étaient très bons, meilleurs que la veille et que l'avant-veille.

Alors que Michel m'emmenait à l'hôpital, je pleurais doucement, considérant que c'était bien ainsi qu'elle soit morte avec ses soignants, avec ceux qui ont été le plus près d'elle durant ces deux dernières années, avec ceux qui ont noué avec elle une belle affection gratuite. Parce qu'ils l'ont beaucoup aimée, ils l'ont beaucoup entourée, ils s'y sont beaucoup attachés. Dans le couloir du 2300, on s'affairait aux activités du matin. Branle-bas général des petits déjeuners, des changements de lits, des toilettes. Au passage, on me regardait silencieusement, tout le monde savait que Lorette venait de mourir un quart d'heure plus tôt.

Et j'ai eu peur de la voir, comme si la mort pouvait m'attaquer, me sauter dessus, et j'ai

agrippé le bras de l'infirmier quand il a tiré le rideau.

VOIR LA MORT, LA REGARDER, LA TOUCHER

Elle était là, exactement comme je l'avais laissée la veille, la bouche entrouverte, les yeux mi-clos. La seule différence ! elle ne respirait plus. Aucune trace de lutte, de souffrance. Elle était là... seulement là. Et j'ai survécu à cela, et je me suis approchée d'elle. J'ai vu que des sueurs avaient séché sur sa joue. J'ai eu envie de la laver, de la coiffer. J'en ai pris soin... une dernière fois. J'ai vu qu'elle était encore chaude et j'ai eu envie de la garder chaude jusqu'à ce que ma sœur arrive. Alors, je me suis couchée à côté d'elle comme je l'avais fait si souvent depuis quelques semaines. Je me suis laissée sentir son immobilité, sa vie retirée. Je l'ai sentie dans tout mon corps, de la tête aux pieds.

J'ai bientôt réalisé que quoi que je fasse, je ne pourrais pas la garder chaude indéfiniment, et j'ai dû accepter également de la laisser refroidir. Une de mes sœurs est arrivée, et une amie. Nous avons pris le temps de la regarder, de nous dire des choses, de pleurer auprès d'elle, de nous prendre dans les bras d'une sœur à l'autre comme jamais nous n'avions osé le faire. Nous avons pris le temps de la voir morte... nous avons pris le temps de réaliser qu'elle ne répondrait plus.

ON AURAIT PU NOUS L'ENLEVER...

L'infirmier nous a alors invités à passer à l'admission pour régler les papiers. Mon mari, qui avait été bénévole dans une unité de soins palliatifs, savait qu'on profitait en général de ce moment-là pour faire disparaître le corps. Moi, je ne voulais pas perdre un bout de ma séparation avec elle. Nous avons demandé d'assister à son départ. Ils n'étaient pas habitués à ces demandes-là. De façon générale, on aime mieux être épargnés de ces gestes-là. Ils ont apporté une civière et un linceul blanc, en plastique. Tout cela s'est passé comme un rituel, un très beau rituel, dépouillé, tendre, rempli de beaux gestes. Les deux infirmiers l'ont tendrement, religieusement découverte, ils l'ont lavée, et tous ensemble, mon mari, ma sœur, notre amie et moi, nous l'avons mise au linceul. La coutume veut qu'on les déshabille ;

ça, je n'ai pas voulu. J'avais peur qu'elle ait froid dans son plastique. Puis, nous l'avons recouverte, de la tête aux pieds, et ils l'ont emmenée. Et nous sommes restés devant le lit vide à contempler l'absence.

Quand nous nous sommes sentis prêts, nous sommes allés régler les papiers.

DES IMAGES ET DES GESTES APAISANTS !

Je crois que ces images-là étaient nécessaires, infiniment plus apaisantes que le vide de ne pas savoir, de n'être pas là, d'éviter. Car au travers de la douleur et du vide, il y a de très beaux gestes, de belles paroles, un sentiment d'harmonie entre la vie et la mort.

Une fois les formalités administratives accomplies, nous sommes revenus à la chambre pour disposer de ses quelques affaires et surtout, pour nous séparer de ses compagnes de chambre qui, elles aussi, vivaient un deuil, un deuil qui les rapprochait de leur propre mort. Elles étaient tristes, isolées les unes des autres. Nous avons distribué entre elles, quelques articles ayant appartenu à maman, des parfums, des fleurs, etc., puis, nous les avons quittées.

LE RITE FUNÉRAIRE

Depuis plusieurs semaines, nous avions réfléchi au rite funéraire qui nous aiderait à vivre intensément et sainement la mort de maman. Cette démarche a été très importante et a largement contribué à nous séparer d'elle, sans heurts. Nous n'avions nullement l'intention de nous faire voler la mort de maman, tant par l'hôpital que par les salons funéraires. Mais pour cela, il faut savoir très concrètement ce que l'on veut. Déjà 6 mois plus tôt, nous nous étions réunis, ceux qui tenaient à elle, pour inventer, ensemble, un rite qui nous ressemblerait et qui lui ressemblerait.

L'INCINÉRATION OU LA MISE EN TERRE

En principe, j'avais toujours dit que l'incinération était préférable à la mise en terre. Toute réflexion faite, je me demande si ce n'était pas pour fuir, une fois de plus, une réalité qui me faisait peur. C'est propre, vite fait, pas de mélo, on brûle et c'est tout. Mais devant l'imminence de la

mort de maman, je me suis surprise à réagir autrement. J'avais besoin qu'elle soit là jusqu'au bout, j'avais besoin de sentir que la terre dont je tire mon énergie, me donne encore un peu d'elle, comme lorsqu'elle me portait.

La pratique actuelle veut que le corps ne soit pas incinéré sur le champ. Cela peut prendre un mois avant que l'on procède. On attend d'avoir suffisamment de corps pour allumer le four. Cette réalité-là me déplaisait souverainement. Savoir que ma mère allait faire la queue pour attendre son tour, je trouvais que cela avait assez duré. Ne pas être certaine que l'on me remettrait bien les cendres de ma mère, deux semaines ou plus après que le processus ait fait son œuvre, cela me répugnait aussi. C'est un peu comme une deuxième séparation à revivre et cela me paraissait complètement déconnecté de la réalité. J'ai donc révisé mes positions et de concert avec mes sœurs nous avons opté pour une mise en terre.

La seule ombre au tableau, c'est qu'au cimetière où maman a été enterrée, on dépose le cercueil sur la terre et l'on s'en va. Le trou est creusé plus tard. C'est plus propre, moins cher, moins risqué, semble-t-il. Heureusement, j'ai vu arriver la pépinière et je savais qu'elle ne passerait pas la nuit là, toute seule, abandonnée sur le sol. Les professionnels de la mort riront probablement de mes inquiétudes, me disant qu'on ne laisse pas ainsi un cercueil dans le champ, ou qu'on ne mélange pas les cendres. C'est peut-être vrai, mais il faut bien comprendre que les questionnements que l'on peut éprouver à l'occasion d'une mort n'ont rien d'objectif. Et je crois que le rite est là précisément pour répondre à diverses subjectivités. C'est cela qu'on ne comprend plus quand on veut exorciser la mort.

L'EXPOSITION AU SALON

Nous n'avions pas envie d'exposer le corps de maman dans un salon impersonnel qui n'a rien d'elle ni de nous. Comme nous avons eu la chance de nous séparer d'elle dans son milieu naturel, et de vivre là un certain rite de séparation, nous n'avions pas besoin de la voir morte plus longtemps. Je comprends toutefois que cela soit différent pour les personnes qui n'ont pas la

possibilité de vivre les choses comme nous avons eu la chance de les vivre. Le rite de l'exposition du corps a un certain sens dans la prise de conscience nécessaire que la personne est bel et bien morte. La veillée au corps, dans le temps, remplissait cette fonction-là.

Nous avons demandé à la place, au curé de la paroisse, de nous permettre de recevoir, à l'église, deux heures avant la cérémonie des funérailles, les amis et connaissances qui voudraient un dernier contact avec elle et une rencontre collective pour parler d'elle.

L'ACCOMPAGNEMENT

Nous sommes donc allés la chercher au salon funéraire de Saint-Bruno et comme il est situé à quelques pas de l'église, nous nous sommes retrouvés dans la rue, sans le vouloir ni l'avoir décidé, à l'accompagner à l'église. Et j'ai reconnu là un rite qui avait toute sa signification, celui de conduire notre parent, de l'accompagner et de marquer officiellement aux yeux de la communauté qu'elle va rejoindre ceux qui sont morts avant elle. Je crois que les enfants ont vécu cela très intensément. Ils n'avaient jamais marché dans la rue comme cela, derrière une voiture, et encore moins, derrière la voiture qui emporte leur grand-mère. Je vois encore Guillaume, tout droit, les mains enfoncées dans ses poches, juste derrière le corbillard, investi, comme sa sœur et ses cousins, de la relève qui se tient debout.

SON DERNIER CONCERT

Nous avons mis un peu de musique, du piano, et nous avons reçu nos amis dans cette atmosphère méditative, aérée, reposante. Pour les funérailles, nous avons retenu les services du petit ensemble vocal de l'église Notre-Dame, seul luxe que nous nous sommes offerts, en mémoire de papa qui a si longtemps chanté dans les églises et de maman qui l'a toujours accompagné. Et quand je parle de luxe, c'est beaucoup dire parce que ces gens-là chantent pour l'amour et le plaisir de la musique, pas autre chose. Le cachet couvrait un peu plus que leur essence pour venir à Saint-Bruno. Nous nous sommes donc offerts un dernier concert avec elle.

SORTIR DE L'IRRÉEL : LE SENS DU GLAS

Le glas a sonné, comme dans le vieux temps. Et pour moi, c'est à ce moment-là que j'ai repris pied avec la réalité. Depuis deux jours, j'étais envahie par un vague sentiment que tout cela n'était pas arrivé. Malgré le réalisme de nos démarches, je n'arrivais pas à ressentir précisément que ma mère était morte. Je crois que c'est une étape du deuil bien courante. Mais quand j'ai entendu que la cloche sonnait pour ma mère et non pas pour quelqu'un d'autre, j'ai repris directement contact avec cette réalité-là. C'était tout au long du trajet pour la conduire au cimetière, derrière l'église. J'ai retrouvé la peine, la douleur, la séparation et j'en étais presque contente, soulagée. J'étais contente de quitter cette atmosphère d'irréalité, de planage au-dessus de la douleur, d'évitement permanent qui m'habitait depuis deux jours.

Je me suis laissée pleurer, j'ai été la dernière à quitter le terrain de famille. Quand je suis repartie, j'étais en harmonie avec elle, avec sa mort, réconciliée avec cette réalité-là.

J'avais dit la veille à un ami : «Je ne sais plus où elle est, je ne sais pas si elle est seule, j'ai peur qu'elle soit abandonnée». Et il m'a répondu : «Tu ne sais plus où tu es, tu te sens seule et tu as peur d'être abandonnée.» Cela m'a beaucoup aidée à faire le partage entre mon expérience et la sienne. La mise en terre m'a aussi aidée à la situer, à savoir où elle était.

Tranquille, j'ai retrouvé mes sœurs, mon mari, mes enfants, mes neveux et amis autour d'une bonne table. C'était la reconnaissance de la famille, sans la mère.

UN SOUVENIR MAINTENANT

Durant cette semaine de la mort de maman, mes sœurs et moi avons passé une partie du temps à constituer un album de photos sur elle. C'est une activité que je recommande à toutes les personnes en deuil. Loin d'être douloureux, c'est un processus qui permet d'assimiler la disparition et de situer maintenant la personne au niveau des souvenirs. Nous avons même inclus dans l'annonce que nous avons fait paraître dans les journaux, une invitation à tous nos amis à apporter des photos ou de la musique qui nous la rappel-

leraient. Cela nous a donné l'occasion de découvrir des facettes d'elle que nous ne connaissons pas.

LA FÊTE À LA MAISON

Nous avons constitué cet album pour nous, mais aussi en vue d'une rencontre d'amis que nous avons faite chez moi, le vendredi qui a suivi sa mort. Cela remplaçait le salon funéraire et permettait aux personnes qui n'avaient pas pu venir aux funérailles de venir elles aussi, soit vivre leur deuil ou partager le nôtre. J'ai fait faire, comme dans le temps, un crêpe pour mettre sur la porte, le signe qu'une de nous venait de quitter la maison. Dans l'entrée, sa photo et un livre pour écrire. Puis de la musique et des photos partout, un peu de vin et des petits gâteaux.

Durant toute la soirée, des amis, des parents, des surprises comme par exemple trois infirmiers qui l'ont soignée, sont venus nous dire qu'ils l'avaient aimée, qu'ils y étaient attachés, qu'ils se souvenaient d'elle. Ce fut une très belle fête, chaleureuse, et remplie d'elle.

UNE DERNIÈRE TRACE...

Nous savions que maman, si elle avait été en mesure de préparer sa mort à son goût, aurait voulu laisser des traces. Mon mari avait beaucoup travaillé le sens des traces en faisant un film sur la mort² et nous étions très conscients de la nécessité de prolonger la personne qui quitte à travers des objets, des gestes, des souvenirs. Cela adoucit le deuil et permet la vraie séparation.

Nous avons alors pensé créer un fonds à son image, un fonds qui porterait son nom et qui aurait un sens par rapport à sa vie. Nous avons créé le fonds Lorette Fournier destiné à mettre sur pied la musicothérapie pour les soins palliatifs au Centre hospitalier Notre-Dame de la Merci. Cela n'existe pas encore à cet hôpital alors que nous savons très bien que des expériences récentes dans ce domaine ont prouvé que l'usage de la musique en phase terminale peut aider à adoucir les moments pénibles et principalement à restreindre l'usage des tranquillisants. D'emblée, nous avons fait certaines choses en ce sens quand nous allions la voir. La musique enregistrée par ma

sœur, les chansons que je lui chantais... cela semblait manifestement l'apaiser.

C'est pour donner suite, que nous avons fait cette démarche. On consacre souvent une somme considérable à un bouquet de fleurs alors qu'il est possible de faire profiter cet argent au mieux-être de ceux qui vivent. Nous n'avons pas recueilli une fortune parce que nous ne sommes pas une famille fortunée. Mais nous espérons que d'autres familles se joindront à nous. Il suffit de croire aux vertus de la musique et de vouloir utiliser à d'autres fins que des fleurs fanées la générosité des parents et amis.

L'APPRENTISSAGE DE LA SÉPARATION

Depuis que maman est morte, depuis que le processus officiel est terminé, je n'ai pas ressenti de douleur une seule fois à l'idée de sa perte. Je ressens encore de la peine, ne serait-ce qu'en préparant ce texte. Mais cela n'est pas douloureux. J'ai enfin le sentiment d'avoir réussi une séparation, d'avoir compris qu'il n'est pas profitable de fuir ces émotions-là. C'est en les abordant de face qu'elles nous font grandir.

Quand mon père est mort, j'ai soigneusement évité de ressentir la douleur. C'est un peu comme si j'avais arrêté de respirer pour que ça ne fasse pas trop mal. J'ai malheureusement l'impression de n'avoir pas pu reprendre mon souffle avec lui. Je n'ai pas su me séparer de lui et du même coup, je ne sais pas très bien qui il a été pour moi. Cela fait dix ans, et je cours encore après mon deuil de lui. J'aurais besoin de me séparer de lui pour mieux le reconnaître. C'est la chance que j'ai eue avec ma mère. Et je sais maintenant que je suis sa fille et qu'elle a été ma mère, par-dessus les embûches que notre vie ensemble a pu construire.

La mort de maman, cela a été pour moi l'apprentissage de la séparation, de la vraie séparation, de celle qui est intégrée à l'ensemble de la vie et qui nous permet de sentir qu'on a quelque chose de plus après qu'avant.

J'ai enterré avec elle la petite fille qui répondait trop parfaitement à ses aspirations et qui oubliait d'écouter ses propres voix. J'ai enterré avec elle celle qui arrêta de respirer quand la vraie douleur menaçait d'apparaître. J'ai enterré avec elle celle qui se croyait trop vulnérable pour regarder en

face les grandes blessures de sa vie. Et c'est ainsi que j'ai compris qu'il y a des douleurs que l'on doit vivre seul, que l'on doit prendre uniquement à son compte. Comme si personne ne pouvait embaumer la mort. On peut certes partager ces expériences-là, surtout avec les personnes qui sont impliquées dans la même douleur, pour moi c'était ma sœur, mais les confier à d'autres, non!

J'ai peu parlé, dans ce récit, de la présence des autres, particulièrement de celle de mon mari. Il a été très présent, très acceptant, très enveloppant. Mais sa présence ne m'a pas épargné la douleur, ni l'inquiétude, ni l'acuité de ce qui me restait à vivre avec ma mère. Son support m'a permis de créer, debout, avec mes forces à moi, grâce à sa complicité dans les gestes, dans l'expression des émotions, notre passage à toutes les deux. Et il a certes considérablement allégé mon sentiment d'abandon.

Une séparation, ce peut être une amputation. Dans ce cas-ci, ce n'est pas une amputation. J'ai une conviction nouvelle, celle d'être la fille de ma mère.

À l'avenir, je ne pourrai jamais m'arrêter de respirer à l'approche d'une séparation. Pas seulement lorsqu'il s'agira d'une mort. Je pense à toute séparation, celle de mes enfants qui partiront, celle de mon mari, peut-être, celle de mes amis et de mes proches. C'est une chose que j'ai apprise bien tard et que je voudrais laisser en héritage à mes enfants. En somme, regarder la mort en face, c'est regarder la vie en face; ce n'est pas seulement mieux l'apprécier, c'est mieux la vivre.

NOTES

1. Centre de Services Sociaux du Montréal Métropolitain.
2. Moreau, Michel, 1982, *Les Traces d'un homme*, 16mm, couleur, 75 minutes, Educfilm Inc., Montréal.

SUMMARY

This account describes the death of a woman and the emotions of her daughter throughout the different stages which they were required to pass. It is the story of a series of metamorphoses of the mother-daughter relationship beginning with the sudden appearance of the first symptoms of a severe cerebral arteriosclerosis. Conflicts are described which give rise successively to placement in a home for the elderly, and then in a hospital center for long term patients. Then begins the slow process of reconciliation between mother and daughter, and the experience of a death which had been prepared down to the details of the funeral rite.